

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 6

Artikel: Se méfier des dictons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204020>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

porter les ways¹ d'un bout et celui duquel est la pâte de l'autre bout, ou bien il les doit conduire. Tous doivent moudre au moulin du seigneur et cuire à son four, ou aux fours et aux moulins qui sont tenus de lui en ferme, selon la coutume, et ils doivent attendre pendant un jour et une nuit, et après cet espace ils pourront moudre et faire au four où il leur plaira, etc. Le boulanger doit au seigneur par chaque année deux sols et un denier payables à la St-André et le seigneur toutes les fois qu'il verra que le pain ne sera pas suffisant (de grosseur convenable) il le pourra prendre et le montrer aux bourgeois et si ceux-ci disent que le pain n'est pas suffisant le Seigneur le pourra rompre et le donner aux pauvres. »

Suit une quantité de dispositions concernant les bouchers, cordonniers et « carbatiers, » celles relatives à ces derniers sont surtout fort drôles.

Cordialement à toi,
L. D.

Chez nous.

CHEZ NOUS, on a l'âme hautaine;
On n'aime pas ceux qu'une chaîne
Oblige à se mettre à genoux,
Chez nous.

Chez nous, on est citoyen libre;
On sent quelque chose qui vibre,
Quand on chante *Roulez tambours!*
Chez nous.

Chez nous, on est tous militaires;
Nos majors sont parfois notaires,
Et nos canons sont des bijoux,
Chez nous.

Chez nous, on aime les montagnes
Et les troupeaux dans les campagnes;
On aime aussi les bons vieux *bouts*,
Chez nous.

Chez nous, on aime être tranquille,
Et, sans trop se faire de bile,
On aime amasser quelques sous,
Chez nous.

Chez nous, on déteste la pose,
On ne veut rien de la névrose
Ni des sourires aigres-doux,
Chez nous.

Chez nous, quand l'amour nous tourmente,
Notre éloquence est un peu lente;
Du cœur on pousse les verrous,
Chez nous.

Chez nous, on aime un peu la pinte,
Le « bon nouveau », mais pas l'absinthe.
On voit rarement des gens souls
Chez nous.

Chez nous, on n'aime pas les cuisines;
On supporte encore les ministres,
Mais les poètes, c'est des fous,
Chez nous.

Chez nous, peu de gens sont artistes;
On aime trop les choses tristes;
Du Seigneur on craint le courroux,
Chez nous.

Chez nous, on pourrait, puisqu'on s'aime,
Être moins *pâtés froids* quand même
Et parfois faire un peu les fous,
Chez nous.

Chez nous, le cœur est pacifique,
On a l'humeur philosophique:
On se tient éloigné des coups
Chez nous.

Chez nous, on n'aime pas le faste,
On ne court pas vers l'or néfaste.
On n'est pas pingre ou grippe-sous,
Chez nous.

Chez nous, en somme, il fait bon vivre;
C'est un secret que chacun livre,
Car on dit souvent: « Vive nous! »
Chez nous.

GEORGES RIGASSI.

La livraison de *janvier* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

L'éducation physique d'une nation, par le commandant Emile Mayer (Abel Veuglaire). — Madame Barrault à Paris. Nouvelle, par F. Dupin de Saint-André. — Le paysan russe, par Louis de Soudak. — Le réalisme en Amérique. M. Jack London, par Mary Bigot. — Une excursion aux îles du Commandeur et au Kamtchatka, par Madeleine Adrien Monod. (Seconde partie.) — Au pays de la houille, par S. Grandjean. — Une infante d'Espagne en Suisse, par Paul Besson. — La rose noire. Conte, de L. Ganghofer. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, américaine, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne

L'instruction économique. — Le fait ne date pas d'aujourd'hui. A la visite sanitaire, on interroge une recrue :

— Savez-vous lire ?
— Non, je n'ai jamais été qu'à l'école du soir.
— Eh bien, alors ?
— Mais on n'allumait jamais la lampe, par économie.

Quemet Tiène fasâi sa saocesse ài tchoux.

IE medzive salâ, clli Tiène, et bevessâi fermo po coudhî étieindre on sacré gran de sau que l'avâi dèso la leinga du que sa mère l'avâi fé ! Portâve tota la barba, onna barba rossetta, pocèin que l'avâi ètà dein lè z'artilleu et que racontâve que lè canon et lè mortâ la lài avant z'au zu soupliâie. Faillâi l'ouère pè lo « Ceintenèro », tsantâ la tsanson de l'artillèri ein bevessèint son petit verro :

Brav'artilleu, mè frâre,
Vo n'âi jamé z'u pouâre
D'ouère voutrè canon
Quand ie fant lau tredon ;
Ma cein que vo fâ pouâre
Et vo bâille la fouâre
Quand l'ant bin bordenâ,
L'è d'attrapâ la sâ !

Et hardi ! avoué sa barba rodze que brein-nâve quemet onna barbitsche de tchivra, oncora on verratson po trinquâ avoué Metsî ài Gros et Fritz dâi Tronc. L'ètàî trâi z'ami que sè pouâvant pas passâ lè z'on dâi z'autro, s'étant adî recriâ du que l'irant dzouveno. Quand l'avant bin quartettâ, l'allâvant agotâ lo chenique à Metsî, ài bin l'iguie de cerise à Fritz, que l'ètàî tyâ-caïon de son metî.

On coup, Tiène devessâi fère boutseri et l'è justameint Fritz que lài tiâve son caïon. L'étant quie, rein que lè dou aprî lau bîte que l'avant saillâte dâi z'èbouèton. Clli pouro caïon que sè cheintâi avoué 'na cordetta ài mor, fasâi dâi bramâes de la metsance. Tiène lo tsampâve pè derrâi, tandi que Fritz lo terive pè devant. Ai lulâie que fasâi lo caïon, vaité Metsî qu'ar-reve.

— Ah ! te fâ boutseri, Tiène ? que lài dit. L'è on boun'affère. Ma, devant, veni vito ti lè dou agotâ mon iguie de pronme. Vo voliaî pas vo z'arretâ.

— Vâi mâ, que fère dau caïon ? que repond Tiène.

— Eh bin ! attiuta-vâi, dit dinse Fritz que l'avâi sâi du tota la senanna devant : faut vito l'éterti et pu on revindra lo sagni aprî quand l'è qu'on arâ bu clli verratson.

Va que sâi de : mè trâi soulon achomant lo caïon que sè fot bas lè quatro fè ein l'air, sein rebudzi, tandi que lè z'homme châtôtâvant tant que vè Metsî po bâire lau z'iguïetta.

Guiéro lài san-te restâ ? Diabe lo mot que l'èin sé, cà vu pas vo dere onna dzanlie, cein que lài a de su l'è que Tiène tsantâve sa tsanson dâi z'artilleu :

Brav'artilleu, mè frâre...

quand vaité la Marianne à Tiène qu'arreve tot essocliâie et qu'avâi corrà tant que pouâve

étieindre, sè cheveu saillèssant on bocon de sa bégüina.

— Ah ! l'è ice que vo fède boutseri, que lau crie, pandouère que vo z'ite ! pandouère ein avoué ! Veni vère voutron caïon.

L'avâi onna voix quemet clli martchand de roulière que vègnâi dein lè fâre lài a on par d'an. On l'ouya du demi-hâora llein.

— Lo caïon, que fâ Tiène po la rabonnâ on bocon, l'è tyâ, vilhe tiura, l'arâi du guegnî dè-avant de tant bramâ.

— Tyâ ! s'on bî diâbllio, allâ vère quemet l'è tyâ, que tot ora l'è vu que medzive lè tchou que iè lavâ po la saocesse. Vo n'arâ pas falta de mettè lè tchou dein lè boui po fère la saocesse, lo caïon lè met li-mimo. T'einlèvâi po dâi rupian !

Noutrè lulu sè mettant à trassî et que vâyan-te ? Lo caïon, vâi ma fâ, que n'avâi rein ètà qu'è-toumî, que coressâi et qu'avâi dein lo mor l'avant-derrâi dâi tchou à la Marianne.

Que faillâi-te fère ? La Marianne n'a pas voliu sè remètè à lavâ dâi z'autro tchou clli mimo dzo et l'a faliu reinvouyi la boutseri ài leindè-man.

Et du clli dzo, Tiène et Fritz l'ant ètà prau couènâ d'avâi ètà dobedzi de mettè dou dzo po tyâ on caïon et lè dzein lè z'ant batsî :

Tiène : *Saocesse-âi-tchou,*
et Fritz : *Tyâ-caïon-ein-dou-dzo.*

MARC A LOUIS.

Encore un petit effort.

CELA n'a pas été tout seul, mais nous approchons tout de même du port. Encore un petit effort et nous y sommes.

La caisse de l'*Association Juste Olivier* possède actuellement 5700 francs, environ. Ce n'est pas une fortune ; c'est même très peu quand on songe que c'est là tout ce qu'ont pu recueillir, en six ans et au prix de quels efforts, quelques personnes dévouées, pour honorer la mémoire de l'un des premiers parmi nos poètes nationaux. Vaudois en ceci nous n'avons certes pas de quoi être fiers.

Ce n'est pas une fortune, disons-nous. Oh ! non, mais enfin, il y a là de quoi payer la part de l'Association aux frais d'érection, à Eysins et à Gryon, de deux blocs avec médaillons. Cela payé, il restera pour graine un petit reliquat, qui constituera la base d'un fonds à parfaire et que l'on affectera au monument principal à ériger à Lausanne. Il faut une *quinzaine de mille francs*. Ce n'est pas le diable. Si on ne les trouve pas, c'est à désespérer de nous.

Des conférences, une souscription dans les écoles, une soirée au théâtre, sont annoncées et M. Bersier, bibliothécaire cantonal, trésorier de l'Association, reçoit avec un égal empressement et les inscriptions de membres de l'Association — coût 2 francs par an — et les dons, quelle qu'en soit la valeur.

Il y a donc encore de l'espoir.

De son côté, le *Conteur* met en vente, au prix de 80 centimes, — 85 c. par la poste — la série des huit cartes postales éditées par le comité local de Gryon et représentant les différents épisodes du transport de Solalex à Gryon, du beau bloc erratique destiné au monument à ériger dans ce haut village.

Qui en veut ?

A table d'hôte. — Au dessert, un monsieur à la figure rubiconde, à la panse rebondie, s'adresse à sa voisine.

— Pardon, madame, je suis un peu myope. Ai-je bien mangé de tout ?

Se méfier des dictons. — Peu galant, mais authentique.

Lors d'un concert donné par une société de chant mixte, le directeur avait quelque peine à placer les dames comme il le désirait.

Le président de la société crut bien faire en le suppléant dans cette tâche.

Le directeur est pointilleux — les musiciens le sont tous :

¹ Pétrins.

— Que faites-vous là ? dit-il d'un ton brusque au président. Mêlez-vous de vos affaires, les vaches seront mieux gardées.

Le coin de la ménagère.

UNE de nos abonnées nous adresse la demande que voici, à laquelle nous accédons de grand cœur. Refuse-t-on jamais rien aux dames ? Les désirs du sexe charmant sont des ordres. Dès aujourd'hui donc, Mesdames, nous vous réservons dans nos colonnes le *Coin de la ménagère*. Vous voudrez bien seulement ne pas oublier que le *Conteur* est petit et qu'il doit faire la part de tous.

Lausanne, 7 février 1907.

Mon cher *Conteur*,

Une petite requête, veux-tu ? Tu publies, de temps en temps, à l'adresse de tes lectrices, qui en usent avec plus ou moins de succès, — nos seigneurs et maîtres ont le palais si exigeant, — des recettes de cuisine.

L'attention est aimable et je crois ne pas m'avancer trop en me faisant l'interprète de toutes les ménagères, mes sœurs, pour t'en remercier.

Mais, et je crois être encore en cela le porte-parole de la grande majorité de tes lectrices, ne pourrais-tu, par ci par là, nous donner des recettes un peu moins compliquées, d'une exécution plus facile dans nos modestes ménages bourgeois ? Et pourquoi, — j'abuse peut-être de ta bonté bien connue — pourquoi ne servirais-tu pas d'intermédiaire à nos ménagères pour se communiquer réciproquement le résultat des petites expériences qu'elles font chaque jour dans la direction de leur ménage. Toutes, j'en suis certaine, nous en tirerions quelque profit, et cela nous attacherait plus étroitement encore à notre cher *Conteur*. Nos maris, nos enfants, nos convives occasionnels n'y perdront rien. Une toute petite place dans tes colonnes, chaque samedi ou chaque quinzaine, à ton gré, suffirait à notre bonheur.

Dans l'espoir que tu voudras bien faire bon accueil à cette modeste requête et pour donner l'exemple, voici une recette que je tiens d'une vieille tante. Elle est simple et toute de saison.

Boulettes de macaronis.

Prendre parts égales macaronis, jambon cuit, beurre et fromage. Faire cuire d'abord les macaronis dans de l'eau bouillante salée ou mieux dans moitié d'eau et moitié bouillon. Le macaroni bien cuit, égoutter, et en faire une purée au moyen de la passoire.

Hacher très menu le jambon, l'ajouter à la purée avec le beurre et le fromage râpé. Mettre le sel et battre jusqu'à ce qu'on obtienne une pâte lisse et fine.

A l'aide d'une cuiller, prendre la pâte, en confectionner des boulettes, et les faire frire et dorer dans la graisse bien chaude.

Et voilà ! Essayez, ménagères, mes sœurs, et vous m'en direz des nouvelles.

Maintenant, mon cher *Conteur*, excuse ma requête et crois à la fidélité de ta vieille abonnée.

Mme R. T.

Voyage patriotique de M. Malinet.

(Extrait de *Facéties*, J. Besançon.)

FIN

LA séance fut longue ; après le dernier petit verre, le Français pria M. Malinet de lui donner sa carte :

— La voilà, cher monsieur.

— Comptez que je me présenterai chez vous à mon prochain voyage.

Aujourd'hui je pars pour Berne, où je suis attendu.

— Chez votre ambassadeur.

— Je ne crois pas. Il serra la main du conseiller et disparut dans la foule.

Bientôt A. Malinet réussit, non sans peine, à se lever, et tout étourdi et tout ravi, il prit le chemin de la gare. Une fois qu'il fut dans le train, il ne tarda pas à se laisser gagner par un sommeil réparateur. Un employé, qui le connaissait, le réveilla à temps, et à dix heures précises, rafraîchi et bien heureux, il tomba entre les bras de son épouse adorée.

— As-tu fait bon voyage ?

— Quand je te disais, Pernelle, que je le verrais, quand je te disais que je lui parlerais à ce grand homme !

— Tu l'as réellement vu ?

— Nous avons passé ensemble toute la journée.

— Et voilà les journaux qui prétendent qu'il a prononcé un grand discours, à Tours !

— Ils ne savent pas ce qu'ils disent, les journaux ! Des menteurs ! quoi ?

M. Malinet, avant de s'endormir, déroula devant sa femme les événements que nous avons racontés.

— Hum, hum, fit-elle. Auguste, n'en dis rien au cercle. Garde tout cela pour toi, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ?

— C'est plus prudent.

— Ah ça, penserais-tu qu'on m'ait mis dedans comme un âne ?

— Non, non ; nous en reparlerons demain.

Le lendemain, au grand ébahissement des habitués du cercle, le conseiller leur déclara que Gambetta, incognito, avait assisté au tir fédéral ; que lui, Malinet, s'était longtemps entretenu avec le président de la Chambre, lequel ne l'avait quitté que pour se rendre à Berne.

— Impossible, cria-t-on de toutes parts ; tenez, conseiller, prenez la *Gazette* et lisez.

— Inutile ; je sais ce que je sais.

Devant l'opiniâtreté de M. A. Malinet, les autres membres du cercle n'insistèrent pas ; ils finirent même par s'imaginer qu'ils avaient tort.

Le conseiller était triomphant ; Pernelle semblait humiliée, et chaque jour Auguste maudissait les vues étroites du sexe féminin, créé uniquement pour entraver les grandes pensées du sexe fort.

Huit jours après, M. Malinet recevait la circulaire suivante :

« Coupage & Cie, vins de table et de dessert, liqueurs fines en tous genres. Cette.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous prévenir que M. Léon Pichon, représentant de notre maison, ira prochainement vous visiter. Veuillez lui réserver vos commandes.

Coupage & Cie, à Cette.

N. B. Ci-joints nos prix-courants. »

La circulaire n'était pas fermée. Aussi M^{me} Pernelle Malinet la déplia la première.

— Auguste, comment se fait-il qu'on t'annonce la venue d'un commis-voyageur en vins ?

Le conseiller lut à son tour cette épître.

— Ma foi, je n'y comprends rien ; ils sont comme cela, les marchands de vin ; ils envoient leurs circulaires partout. Ah ! je le recevrai bien celui-là.

Pernelle eut un sourire indéfinissable.

Deux jours plus tard, on sonne chez M. le conseiller Malinet ; il va ouvrir et se trouve en présence de son Gambetta :

— Comment, déjà vous ! je ne vous attendais guère au moment où la France est en proie à la fièvre des élections. N'importe, soyez le bienvenu. Entrez, entrez.

— Les élections ! elles n'empêchent pas le commerce. C'est sans doute Mme Malinet que j'ai le plaisir de saluer, dit le Français en entrant dans la salle à manger.

— Oui, monsieur, et vous, monsieur, vous êtes M. Léon Pichon, dont l'arrivée nous est annoncée.

— Oui, madame, tout à votre service.

— Mais... interrompit Auguste.

— Allons, n'as-tu pas lu cette circulaire aussi bien que moi ?

— Monsieur n'est donc...

— Monsieur est un honnête commis-voyageur auquel tu vas acheter quelque chose.

— C'est que je n'ai besoin de rien.

— Et moi, tout au contraire, j'ai besoin de quelque chose.

— Voyons, M. Pichon, conseillez-moi en ami.

N'avez-vous pas là quelque liqueur de confiance, liqueur de dame ? Nous ne regardons pas au prix.

— Pernelle, oh ! Pernelle, cria le conseiller.

— Calme-toi, Auguste. Ah ! ces messieurs ont leurs plaisirs ; ils s'en vont aux tirs, aux fêtes, où ils boivent des vins délicieux ; et nous, pauvres femmes, quand nous avons envie de quelques douceurs, on nous répond : c'est trop cher.

— Madame, dit le commis-voyageur, je puis recommander en conscience cette crème de vanille ; le prix en est un peu élevé : cinq francs le litre.

— C'est pour rien. Auguste, inscris-moi sur le champ et sans hésiter, sur le carnet de monsieur, une commande de vingt-quatre litres de crème de vanille.

— Vingt-quatre litres !

— Oui, je veux en avoir jusqu'à ma fin. Allons, Auguste, exécute-toi de bonne grâce.

Auguste, confus, signa ce que sa femme voulait, et M. Pichon partit, enchanté de sa visite.

Quand il fut dehors :

— Auguste, n'est-ce pas, tu n'en parleras pas au cercle ?

Cette fois, Auguste obéit. Dès lors, quand il fait mine de se révolter contre l'autorité conjugale, sa femme lui dit :

— Buvons ensemble un verre de la liqueur Gambetta.

Et la paix se rétablit dans le ménage comme par enchantement.

J. BESANÇON.

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot & Cie, éditeurs, à Lausanne.)

Devinettes.

Cette fois-ci, le nombre des réponses justes, à notre charade de samedi dernier, est de 16. Le mot est *couteau* et le sort a donné la prime à Mme Schmid, 35, Servette, Genève.

Voici maintenant une énigme :

Je suis, je ne suis plus ; j'étais et je vais être ;
Veut-on me retenir, je suis mort pour jamais ;
Mais pour jamais aussi je suis prêt à renaître ;
Je meurs toujours, toujours je nais.

(Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi) — *Prime* : 1 volume, « Mélanges vaudois », de V. Favrat.

La semaine-attractions.

Théâtre. — Demain, à 2 heures, *Cœur de Moineau*, 4 actes de M. L. Artus et *Rival pour rire*, 1 acte de Grenet-Dancourt. Le soir, à 8 heures, *La Voleuse d'enfants*, drame à grand spectacle. — Mardi, à 5 heures (salle des Concerts), troisième séance des *Mardis de poésie*. Le soir, à 8 heures, *Le Cid*, tragédie de Corneille. — Jeudi, à 8 heures, deuxième de *Mademoiselle Josette, ma femme*, le grand succès actuel du « Gymnase » de Paris et du Théâtre de Lausanne.

Kursaal. — On croit avoir vu *Fêtes seulement*, l'amusante revue de Bel-Air, quand on a assisté à une ou deux représentations. Pas du tout. Ça change chaque soir ; c'est-à-dire qu'il y a chaque fois une ou deux scènes nouvelles, plus intéressantes les unes que les autres. Pour bien faire, le mieux est de prendre un abonnement.

L'Eau courante. — Le succès de la pièce d'Edouard Rod et de Jacques-Daleroze, interprétée par *La Muse*, a dépassé toutes les prévisions. On s'est disputé les places. Cet après-midi et ce soir ont lieu les dernières représentations.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT